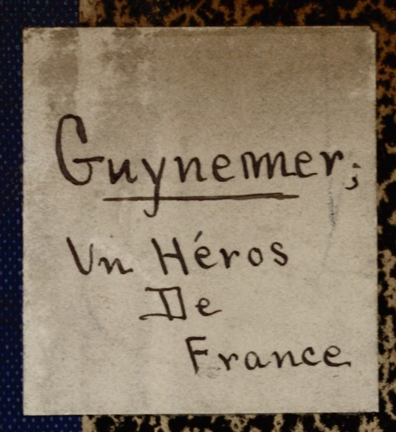
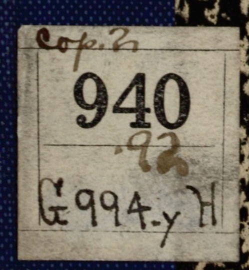
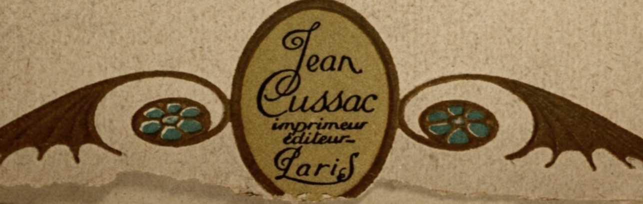

Guynemer;
Un Héros
De
France


cop. 2
940
.92
G994.y H

UN HÉROS DE FRANCE



GUYNEMER

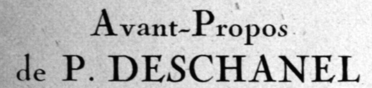


UN HÉROS
DE
FRANCE

(Un) héros de France,

GUYNEMER

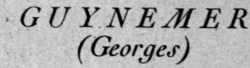
Avant-Propos
de P. DESCHANEL



de l'Académie Française
Président
de la Chambre des Deputes

Préface
du Général PÉTAIN
Général en chef
des
Armées Françaises

Illustrations Hors Texte
de René LELONG

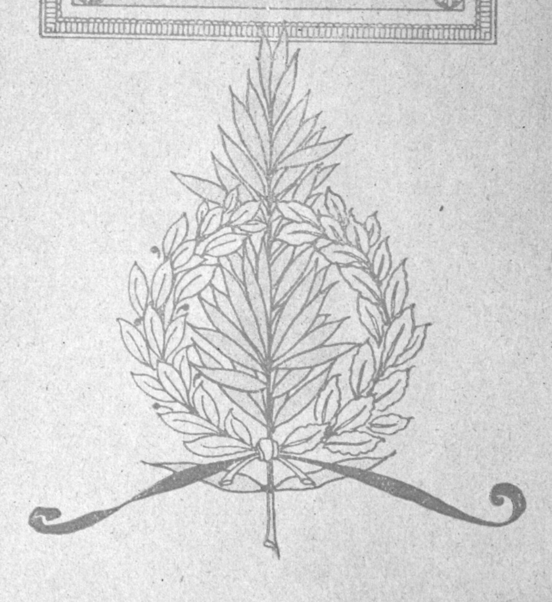


GUYNEMER
(Georges)

Né à Paris, le 24 décembre 1894
Engagé volontaire pour la durée
de la guerre, le 23 Novembre 1914
Caporal, le 8 Mai 1915
Sergent, le 20 Juillet 1915
Médaille Militaire,
le 21 Juillet 1915
Chevalier de la Légion d'Honneur,
le 24 Décembre 1915
Sous-Lieutenant, le 4 Mars 1916
Lieutenant, le 31 Décembre 1916
Capitaine, le 18 Février 1917
Officier de la Légion d'Honneur,
le 11 Juin 1917
Disparu le 11 Septembre 1917

---

54 Avions abattus.
26 Citations.
2 Blessures.





Le Capitaine
GUYNEMER
1894-1917

LES PLUS BELLES CITATIONS DE GUYNEMER

21 Juillet 1915. — *Pilote plein d'entrain et d'audace, volontaire pour les missions les plus périlleuses. Après une poursuite acharnée, a livré à un avion allemand un combat qui s'est terminé par l'incendie et l'écrasement de ce dernier.* (Médaille Militaire.)

24 Décembre 1915. — *Pilote de grande valeur, modèle de dévouement et de courage. A rempli depuis six mois deux missions spéciales exigeant le plus bel esprit de sacrifice, et livré treize combats aériens, dont deux se sont terminés par l'incendie et la chute des avions ennemis.* (Chevalier de la Légion d'Honneur.)

26 Mars 1916. — *A livré à un avion allemand un combat au cours duquel son avion, ses vêtements et ceux de son observateur ont été criblés de balles. Le 12 mars 1916, a attaqué un avion allemand biplace et l'a abattu en flammes dans les lignes françaises.*

5 Juin 1916. — *Désigné pour rejoindre l'armée à Verdun, a abattu un avion ennemi en cours de route. A peine arrivé, a livré successivement cinq combats aériens ; au cours du dernier, aux prises avec deux avions ennemis, a eu le bras gauche traversé de deux balles. A peine guéri, a repris son service sur le front.*

28 Octobre 1916. — *Le 23 septembre 1916, apercevant un groupe de trois avions ennemis soumis au feu de notre artillerie spéciale, leur a résolument livré combat : a abattu deux de ces avions et a mis le troisième en fuite ; a reçu, à ce moment, dans son avion, un obus de plein fouet et n'a pu, qu'au prix de prodiges d'adresse, regagner nos lignes où il a capoté et s'est légèrement blessé.*

11 Juin 1917. — *Officier d'élite, pilote de combat aussi habile qu'audacieux. A rendu au pays d'éclatants services, tant par le nombre de ses victoires que par l'exemple quotidien de son ardeur toujours égale et de sa maîtrise toujours plus grande. Insouciant du danger, est devenu pour l'ennemi, par la sûreté de ses méthodes et la précision de ses manœuvres, l'adversaire redoutable entre tous. A accompli, le 25 mai 1917, un de ses plus brillants exploits en abattant, en une seule minute, deux avions ennemis, et en remportant dans la même journée deux nouvelles victoires. Par tous ces exploits, contribue à exalter le courage et l'enthousiasme de ceux qui, des tranchées, sont les témoins de ses triomphes. Quarante-cinq avions abattus, vingt citations, deux blessures.* (Officier de la Légion d'Honneur.)





AVANT-PROPOS
de
P. DESCHANEL
de
l'Académie Française

CHER enfant sublime, ton corps frêle, usé en cent combats, percé de balles, offert sans cesse à la colère des vents et à la fureur des hommes, est tombé enfin sous les coups de l'ennemi ; mais ton âme intrépide et superbe mène toujours à la Victoire tes compagnons de luttes, et ton escadrille immortelle, l'escadrille des "Cigognes", aux couleurs françaises, annonce là-haut, dans l'azur, la délivrance de l'Alsace.

Oui, du fond de leur fange sacrée ils te suivaient nos "troglodytes", ils frémissaient d'enthousiasme et d'orgueil : volant au-dessus d'eux, tu les entraînais vers les lignes allemandes,

et ils se sentaient vaincre, ils s'aimaient en toi, comme toute la France !

Cher enfant, ta course éperdue à travers le ciel, si rapide et pourtant si pleine de gloire qu'elle éclaire à jamais toute l'histoire de notre race, ton épopée ardente sera, aux yeux des générations, un double signe :

L'aviation, malgré ses miracles, est encore dans l'enfance. Déjà elle a changé l'existence humaine, et cependant ce que nous voyons est peu de chose auprès de ce que verront nos fils. Le nom de GUYNEMER, résumant les splendides exploits de notre jeunesse, demeurera, tant que la terre portera des êtres pensants, le symbole de l'héroïsme français dans la plus grande des guerres, et de la magnifique découverte qui, en donnant à l'homme des ailes, lui a ouvert une autre vie.

Paul Deschanel


26e Citation à l'Ordre de l'Armée
DU CAPITAINE GUYNEMER (GEORGES)
Héros légendaire tombé en plein ciel de gloire, après trois ans de lutte ardente ; restera le plus pur symbole des qualités de la race : ténacité indomptable, énergie farouche, courage sublime. Animé de la foi la plus inébranlable dans la Victoire, il lègue au soldat français un souvenir impérissable qui exaltera l'esprit de sacrifice et les plus nobles émulations.



Le Soldat
GUYNEMER
Engagé volontaire
à 20 ans

PRÉFACE
du Général PÉTAIN

IL faudrait tout un livre pour conter les exploits de GUYNEMER et célébrer la carrière de l'aviateur disparu.

Cette brochure est plus modeste : elle se borne au récit des faits. Mais les faits sont éloquents, et leur simple exposé suffit à glorifier l'homme et à faire passer son nom dans l'Histoire.

Les pages qui suivent ne sont pas seulement un pieux hommage rendu à la mémoire de ce preux de l'air, qui ne cessa de lutter que pour mourir : elles seront pour les jeunes Français de demain, comme pour les combattants d'aujourd'hui, un sujet

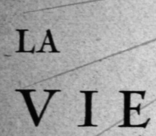
de réconfort et une source d'énergie.

Simple soldat ou officier, GUYNEMER a incarné les plus hautes vertus militaires. L'enfant héroïque, qui a donné sa vie pour la Pâtrie, reste un exemple magnifique pour tous ses compagnons d'armes.

Aux jours de la bataille, l'Armée française sentira planer, très haut sur elle, l'âme de GUYNEMER, toute rayonnante de gloire et palpitante d'espérance.







LA VIE D'UN HÉROS

Le 8 juin 1915, un nouveau pilote, fraîchement émoulu de l'école, se présentait à Vauciennes, à la glorieuse escadrille M.S.2, celle des « Cigognes ». Justement ce jour-là, le capitaine Brocard, commandant l'escadrille, devait se rendre pour affaire de service au Bourget, et il avait chargé Védrines, placé sous ses ordres, d'accueillir l'arrivant. « C'est un gosse de vingt ans, avait-il dit, une vraie petite fille, mais qui, m'assure-t-on, a de l'allant. » Et Védrines, non sans étonnement, vit paraître le « gosse ». Un grand adolescent, avec une figure d'enfant brun, très élancé, très mince sous son élégant uniforme strictement ajusté, qui le rendait encore plus fluet. Mais un air de maturité et de gravité précoces était associé à l'aspect juvénile le plus charmant, et l'énergie du regard contrastait avec l'extrême jeunesse et la délicatesse des traits. Ah ! ce regard, noir, étincelant, résolu, de quelle flamme il brillait, de quel éclat, presque dur à certaines secondes, il rayonnait.

Le caporal Georges Guynemer avait vingt ans, étant né à Paris le 24 décembre 1894. Un an auparavant, c'était encore un collégien. Reçu bachelier es-lettres-sciences en 1912, il préparait au collège Stanislas l'examen d'admission à l'Ecole Polytechnique. Dans le courant de 1914, il avait interrompu ses études, sur les conseils du directeur du collège, qui ne l'estimait pas de santé assez robuste pour affronter le difficile concours, et la guerre l'avait surpris à Biarritz, où il villégiaturait

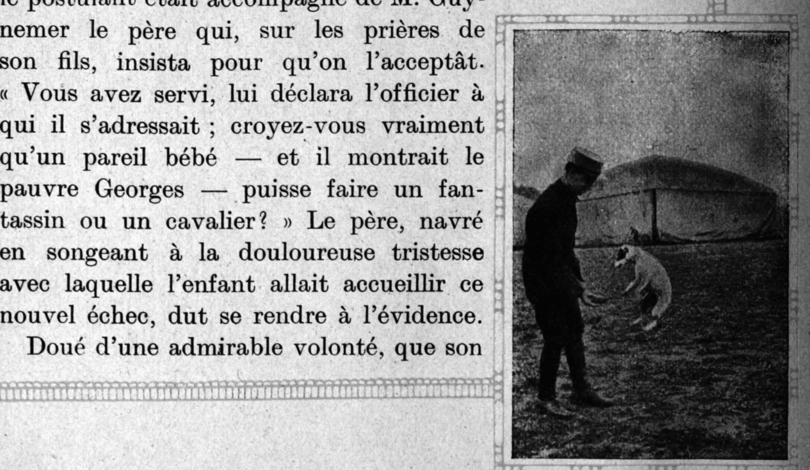




avec sa famille. Tout de suite, il avait voulu s'engager, s'illustrer à son tour, dans ce métier des armes où tant des siens avaient brillé. Antique famille, originaire du Boulonnais, puis transplantée en Bretagne, au temps des Croisades, où toujours l'épée avait été en honneur, les Guynemer avaient, au cours des âges, fourni de hardis combattants. Le nom de Guynemer figure dans la *Chanson de Roland*. Un chevalier Guynemer se battit en Terre Sainte sous Baudoin de Flandre, en l'an 1097, lors de la première Croisade. Un autre chevalier Guynemer est au nombre des signataires du traité de Guérande qui, en 1365, mit fin à la guerre de succession de Bretagne. Sous le premier Empire, trois Guynemer, trois frères, servaient aux armées : l'un, officier de marine, mourut des suites de blessures reçues à Trafalgar ; le second fut tué à Vilna ; le troisième, engagé à seize ans, prit part aux guerres d'Espagne et fut décoré à vingt et un ans de la Légion d'Honneur, pour une action d'éclat au passage de la Bidassoa. Le père de Georges Guynemer, ancien élève de Saint-Cyr, avait été pendant dix ans officier d'infanterie.

Trois fois — une fois à Compiègne où est fixée la famille Guynemer, et deux fois à Bayonne — le jeune homme demanda à contracter un engagement, trois fois les officiers du recrutement et les majors, devant son apparence si frêle, l'ajournèrent. Une nouvelle démarche fut tentée à Bayonne ; le postulant était accompagné de M. Guynemer le père qui, sur les prières de son fils, insista pour qu'on l'acceptât. « Vous avez servi, lui déclara l'officier à qui il s'adressait ; croyez-vous vraiment qu'un pareil bébé — et il montrait le pauvre Georges — puisse faire un fantassin ou un cavalier ? » Le père, navré en songeant à la douloureuse tristesse avec laquelle l'enfant allait accueillir ce nouvel échec, dut se rendre à l'évidence.

Doué d'une admirable volonté, que son





père s'était attaché à former en le traitant virilement, dès qu'il atteignit l'âge de raison, le jeune homme ne se laissa pas aller au découragement.

Muni d'une lettre de recommandation, il va trouver le capitaine Bernard-Thierry, qui commandait l'Ecole d'aviation de Pau : « Prenez-moi, mon capitaine, lui dit-il, laissez-moi vous être utile. —J'ai une place vacante d'élève mécanicien, lui répondit le capitaine, cela vous convient-il? Mais êtes-vous engagé? — Non, et je compte justement sur vous pour faciliter mon engagement. Donnez-moi un mot pour le recrutement de Bayonne. »

Le 23 novembre 1914, Georges Guynemer était enfin admis à contracter un engagement volontaire pour la durée de la guerre. Le désir de sa jeune volonté était réalisé. Le voilà soldat ; joie immense pour lui.

A Pau, il mène une dure existence, exécutant des corvées, couchant sur la dure, acceptant avec un entrain joyeux les plus pénibles et les plus humbles besognes. Tout de suite, comme élève-mécanicien, il se fait remarquer par son application et son adresse. Enfant, sa grande distraction était la mécanique ; il avait en lui la faculté imaginative de l'inventeur et savait diversifier à l'infini l'emploi d'une petite machine à vapeur et d'un moteur électrique en miniature dont on lui avait fait cadeau. Depuis longtemps, les problèmes de la conquête de l'air, de l'essor à travers les grands espaces du ciel captivaient son attention. A Stanislas, un jour, lors du départ pour le célèbre Circuit Européen, un aéroplane avait presque frôlé les bâtiments du collège. Dès lors l'aviation l'avait passionné.



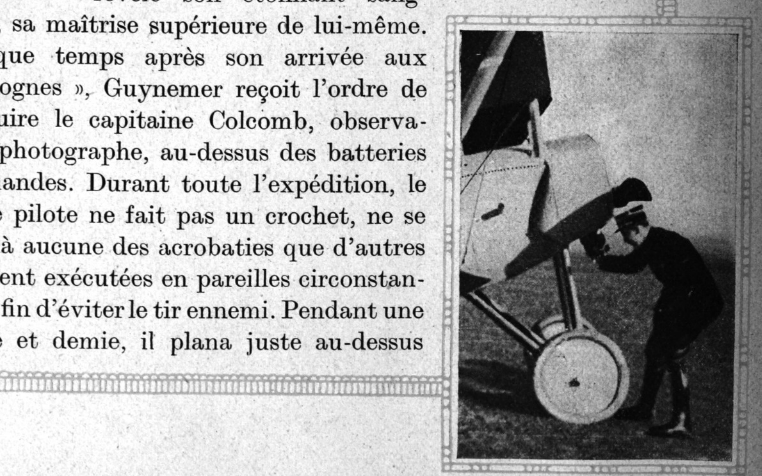
Et voici que, dans l'atmosphère de l'Ecole de Pau, il était ressaisi par l'enthousiasme dont il avait naguère vibré au récit des exploits des maîtres de l'aviation. Serait-il condamné à rester mécanicien? L'honneur de mener à la bataille les grands oiseaux aux ailes blanches ne lui écherrait-il pas? Il



presse son père de faire agir ses anciens camarades de Saint-Cyr, devenus généraux, car il veut passer élève-pilote. Le 25 janvier 1915, ses vœux sont exaucés, et il commence son apprentissage. En mars, il part pour le camp d'Avord où, sous la direction de l'adjudant Deroze, qu'il considérait comme son maître, celui à qui il devait toute sa virtuosité, il achève son instruction. Breveté pilote en avril, il est promu caporal le 8 mai. Un court séjour au Bourget, à la Réserve générale d'aviation, puis le 8 juin, il est affecté à l'escadrille des « Cigognes ». Là, ce n'est plus l'école et ses exercices méthodiques ; ce sont, en perspective, les aventures, les randonnées au-dessus des lignes ennemies, les rencontres dans les nuages avec leurs hasards et leurs imprévus. Le temps « bouché », le vent, la tempête, l'orage, un pilote doit pouvoir braver ces déchaînements furieux de l'atmosphère. Et Védrines, qui a deviné quelle ardeur, quelle énergie à la fois bouillante et calculée est en ce gamin, veut le familiariser avec la colère des éléments, qui ne doit pas intimider le combattant de l'air.

A la fin d'une journée qui s'achève en bourrasque, il lui fait exécuter un « départ » ; l'avion est « plaqué » brutalement sur le sol. Cinq fois, malgré l'ouragan, l'exercice se répète, Guynemer recevant les conseils de Védrines après chaque atterrissage.

Peu à peu le « gosse » — ainsi l'avait-on baptisé à l'escadrille — révèle son étonnant sang-froid, sa maîtrise supérieure de lui-même. Quelque temps après son arrivée aux « Cigognes », Guynemer reçoit l'ordre de conduire le capitaine Colcomb, observateur photographe, au-dessus des batteries allemandes. Durant toute l'expédition, le jeune pilote ne fait pas un crochet, ne se livre à aucune des acrobaties que d'autres auraient exécutées en pareilles circonstances, afin d'éviter le tir ennemi. Pendant une heure et demie, il plana juste au-dessus





des batteries, essuya plus de mille coups de canon, et reçut plusieurs éclats d'obus dans son appareil. « Mes nerfs commençaient à se tendre, racontait plus tard le capitaine Colcomb à M. Guynemer le père ; je dis à votre fils : « Allons-nous-en, c'est fini. » Mais Guynemer, sans s'émouvoir, répondit : « Mon capitaine, faites-moi donc le plaisir de photographier les éclatements des obus qu'on nous tire. »

Au retour, l'officier dit au capitaine Brocard :

« Vous avez un pilote qui a un rude cran ! »

— Je le sais bien ! », riposta le capitaine.

De tels exploits ne satisfaisaient cependant pas Guynemer. Son rêve, à la réalisation si impatiemment désirée, c'était un combat là-haut, dans l'infini du ciel. Comme il disait, il voulait avoir son « Boche ». Toutes les nuits, il se levait à deux heures, se rendait auprès du hangar qui abritait les appareils, et examinait attentivement le ciel. On souriait un peu — très peu, car il n'eut pas supporté la moquerie — à voir son air absorbé, et tant de sérieux si drôlement uni à tant de jeunesse. « Qu'est-ce qu'il fait le « gosse », disait-on, il attend son Boche? — Oui, répondait Guynemer, je l'attends et je l'aurai. »

Le 19 juillet au matin, il aperçoit dans le ciel un point mouvant : c'est un avion ennemi. « Guerder, dit-il à son mécanicien d'alors, saute vite dans l'appareil, voilà un Boche. » Et Guerder, qui était en tenue matinale, pantalon de treillis et petite veste déboutonnée, d'obéir et de se précipiter dans l'avion, un biplace parasol. Les voilà partis dans la direction de l'Allemand ; mais celui-ci fait demi-tour et s'enfuit. Guynemer, déçu, va rentrer quand, tout à coup, apparaît un second point mouvant : c'est un nouveau « Boche » qui se dirige vers les lignes françaises. Guynemer le rejoint au-dessus de Soissons, et à quinze mètres de distance, le combat s'engage. Il dure dix minutes. Guerder, qui manœuvre la mitrail-





leuse, reçoit une balle dans la main, une autre lui rase le crâne et lui coupe son passe-montagne. A la cent-quinzième cartouche, il atteint mortellement le pilote allemand. L'observateur se dresse, les bras levés, dans un geste de désespoir ; l'appareil ennemi tombe à pic, en flammes.

Les deux vainqueurs atterrirent en arrière de nos lignes, en un endroit où le front était tenu par un régiment territorial. L'enthousiasme des soldats, qui avaient suivi toutes les péripéties de la lutte, était indescriptible. Ils bondissaient hors de la tranchée, présentaient les armes aux aviateurs ; il fallait que les officiers les tirassent par leurs capotes pour les faire regagner leurs abris. Le lendemain, le caporal Guynemer passait sergent, et le surlendemain, il obtenait, avec sa première citation, la médaille militaire. Et, le baptême du feu reçu, il en faisait part à son père dans ce style laconique, télégraphique, qui lui était particulier, fait de petites phrases séparées par des points :



« Aucune impression, sinon de curiosité satisfaite. »

Durant cet été de 1915, deux missions spéciales, des plus difficiles et des plus périlleuses, lui furent confiées Chaque fois, on avait demandé un volontaire, et chaque fois on avait vu se présenter ce petit enfant, si étrangement jeune, mais en même temps si résolu. « Encore vous ! lui disait-on. — Oui, répliquait-il, d'un ton tranquille, encore moi. »

A la suite de sa première mission, son père lui avait demandé s'il comptait se spécialiser dans ce genre d'expéditions. « Non, mon père, avait-il dit, elles ne me plaisent qu'à demi, mais pour être un aviateur complet, il faut avoir tout affronté. »

Tout Guynemer, avec son amour-propre vibrant, son ardent sentiment de l'honneur, et sa volonté d'acier, qui lui faisait rechercher l'obstacle pour le bri-



... « *A accompli, le 25 Mai 1917, un de ses plus brillants exploits en abattant, en une seule minute, deux avions ennemis, et en remportant dans la même journée deux nouvelles victoires...* »



Le Sergent
GUYNEMER
Chevalier de la Légion d'Honneur
à 21 ans



ser, était dans cette réponse.

La seconde mission, dont on attendait de très importants résultats, était plus redoutable que la première. On ne pouvait compter sur aucun terrain d'atterrissage. « Si vous ne voyez pas chance de réussir, lui recommanda-t-on, rentrez, mais ne vous faites pas prendre. » Il part quand même — et le temps est à l'orage ! Cinq minutes ne s'étaient pas écoulées depuis son « décollage » qu'un contre-ordre arrive par téléphone. Décidément on juge que l'entreprise est trop téméraire. Mais déjà l'avion de Guynemer n'est plus qu'une toute petite tache grise, à peine visible, dans les nuages.

Et malgré les difficultés quasi insurmontables ce diable d'enfant réussit. Pour atterrir — c'était là qu'était le nœud du problème — il avait, avec son rapide coup d'œil et son sens merveilleux de la décision instantanée, piqué juste sur le bon endroit, arrêtant les roues de son appareil au bord d'un chemin en déblai, de telle sorte que, pour repartir, il n'eut qu'à se laisser tomber dans le ravin.

Et les combats succèdent aux combats, les victoires aux victoires. Sur son avion qu'il a baptisé « Vieux Charles » et qui porte sur sa carlingue l'emblème de l'escadrille, une cigogne aux ailes déployées, il abat un Aviatik, le 5 décembre, au-dessus de la forêt d'Ourscamps, et un troisième appareil ennemi, le 8 décembre, à 1.500 mètres d'altitude.

Le 14 décembre, au cours d'un raid de bombardement sur l'aérodrome d'Hervilly, il engage un duel aérien avec un Fokker ; les adversaires se mitraillent presque à bout portant, manquent de se télescoper, pirouettent l'un autour de l'autre. Le 3 février 1916, Guynemer s'attaque à trois avions allemands, en descend deux et fait s'enfuir le troisième.

Après un de ces éclatants succès, Guynemer descend près d'une batterie française. Les artilleurs, quittant leurs pièces, se précipitent vers lui pour lui faire une ovation et le porter en triomphe. L'of-



ficier commandant la batterie les rassemble, se campe en face d'eux, fait placer l'aviateur à ses côtés, et, arrachant les galons de son képi : « Sergent, s'écrie-t-il, vous serez bientôt officier, promettez-moi que vos galons seront faits avec les miens. » Puis il ordonne aux artilleurs de tirer une salve en l'honneur de Guynemer, ce que les servants exécutent de tout cœur.

Le 24 décembre 1915 — le jour même où il atteignait ses vingt et un ans — Guynemer avait été fait chevalier de la Légion d'Honneur. Son galon de sous-lieutenant, à titre temporaire, il l'obtenait le 4 mars.

Dès le premier jour de son arrivée sur le front, sa bravoure s'est révélée, mais à mesure qu'il avance dans sa carrière, au courage et à l'audace s'ajoutent en lui l'expérience, une adresse, une maîtrise chaque jour accrues. En huit mois, de juin 1915 à fin mars 1916, il a livré vingt et un combats aériens, abattu huit appareils ennemis. Désormais, le rythme de ses victoires s'accélère ; elles se rapprochent, se précipitent à la suite les unes des autres, comme dans une course épique à la gloire.

En mai 1916, Guynemer passe à l'armée de Verdun ; puis, en juin, le voilà sur le front de la Somme, toujours à l'escadrille des « Cigognes », devenue la N.3. En septembre, il atteint la pleine possession de ses moyens. Le 22 septembre, à 3.000 mètres d'altitude, il s'attaque à trois adversaires : à 11 heures 22 minutes, il abat le premier ; à 11 heures 22 minutes 30 secondes, le second ; à 11 heures 25, il met en fuite le troisième. L'artillerie ennemie ouvre le feu contre lui et il reçoit un obus de plein fouet. Un éclat de sa magnéto le blesse au genou, et son appareil est précipité sur le sol.

Le 31 décembre 1916, il est promu lieutenant à titre définitif, et, en 1917, sur la Somme et en Lorraine, la série des triomphes recommence. En trois jours, du 23 au 26 janvier, il est cinq fois victorieux.



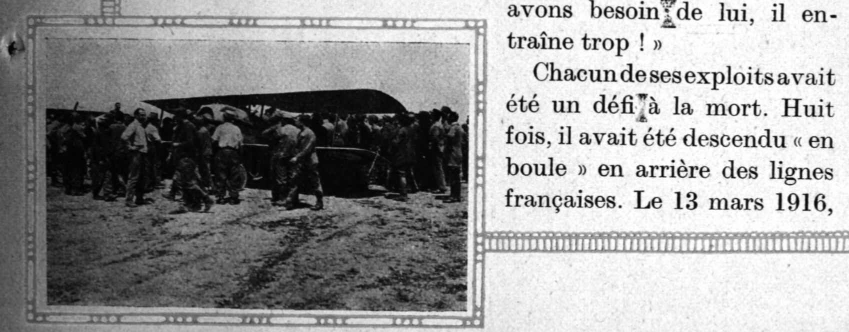


Le 8 février, il combat contre un triplace, armé de trois mitrailleuses, et l'oblige à descendre dans nos lignes. Sa récompense, c'est le grade de capitaine, obtenu le 18 février, à vingt-deux ans.

Un court séjour à l'arrière pour mettre au point un appareil nouveau dont il est l'inventeur, et il revient au front pour l'offensive du printemps. Le 25 mai, il se surpasse et remporte la plus mémorable de ses victoires ; quatre avions abattus dans la même journée. Cet exploit, unique dans les annales de notre aviation militaire, lui vaut la croix d'officier de la Légion d'Honneur.

A la date du 30 août 1917, ses états de services mentionnaient 53 avions abattus, 25 citations à l'ordre de l'armée, 2 blessures. Le nombre de ses victoires était d'ailleurs bien supérieur au total de celles officiellement enregistrées et ne devait pas être loin de la centaine. Son ascendant sur la troupe était irrésistible. C'était, par son exemple, par sa seule apparition, un merveilleux entraîneur d'hommes. A sa vue, les soldats étaient transportés, soulevés dans un magnifique élan d'enthousiasme. Lors des grandes attaques, il partait sur son appareil, à faible hauteur, vers les positions ennemies, devançant les vagues d'infanterie qui bondissaient à sa suite.

Malgré son extraordinaire vitalité, sa rare endurance, que ne trahissait pas son extérieur frêle, plus de deux années de présence aux armées, des vols quotidiens de sept à dix heures avaient usé sa résistance. Si sa vigueur morale était intacte, ses forces physiques s'épuisaient. A sa famille qui faisait observer combien un peu de repos lui serait nécessaire, le commandant Brocard répondait : « Que voulez-vous ? Nous avons besoin de lui, il entraîne trop ! »

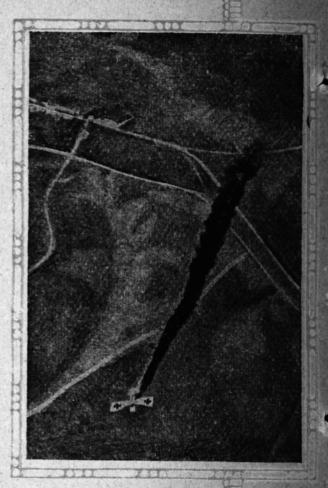


Chacun de ses exploits avait été un défi à la mort. Huit fois, il avait été descendu « en boule » en arrière des lignes françaises. Le 13 mars 1916,

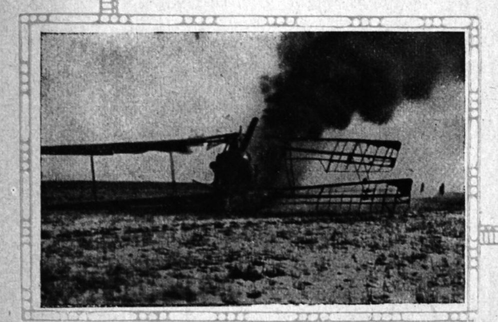


criblé de balles par son adversaire, il avait reçu deux projectiles dans le bras gauche, tandis que des parcelles de son appareil, émietté par la rafale, lui cri blaient le visage.

A force de le voir narguer le péril, on pouvait le croire invulnérable. Depuis les derniers jours de juillet 1917, il se trouvait dans les Flandres, pour l'offensive franco-britannique. Le 6 septembre, il remportait son cinquante-quatrième succès — son dernier. Le 11 septembre, dans la matinée, il partait en reconnaissance Vers 9 heures 35, d'après le témoignage de son compagnon de patrouille, le lieutenant Bozon-Verduraz, il apercevait un appareil ennemi et fonçait droit sur lui avec sa fougue coutumière. Tout à coup, de la brume, plusieurs avions allemands surgissaient et accouraient au secours de leur camarade. Le lieutenant Bozon-Verduraz, se rendant compte du péril couru par Guynemer, attaquait hardiment les nouveaux adversaires qu'il parvenait à disperser. Puis il se mettait à la recherche de son camarade, sillonnait la mer de nuages, interrogeait l'horizon, mais Guynemer et son avion avaient disparu. « Jusque dans le mystère tragique dont s'entourèrent ses derniers instants, écrit un de ses compagnons d'armes, M. Renaud de la Frégeolière, la gloire dont il était l'enfant chéri fut magnanime envers lui et l'emporta dans ses ailes. Les mers du ciel, étrangement fascinantes, qui l'avaient si souvent bercé, ont déroulé sur lui leurs impénétrables vagues de brumes, comme pour dérober à la terre l'enfant qui leur appartenait. »



Ainsi s'achevait, dans l'apothéose d'un combat aérien, la carrière de Guynemer, éblouissante de jeunesse et d'héroïsme.



SUPRÊMES ADIEUX

Le 30 novembre 1917, au champ d'aviation de Saint-Pol, d'où le capitaine Guynemer s'était envolé le 11 septembre au matin, pour la dernière fois, la 1re Armée faisait ses adieux au héros. Emouvante cérémonie et d'un caractère strictement militaire. Tous les légionnaires, tous les aviateurs de l'Armée sont là, et aussi tous les drapeaux, étendards à la soie fanée et déchiquetée, dont les cicatrices disent trois ans de combats et de lutte sans trêve. Au premier rang, isolés, les deux vaillants qui continuent l'œuvre de Guynemer, le capitaine Heurteaux, blessé, et qui s'appuie sur deux cannes, et le sous-lieutenant Fonck. Un bataillon rend les honneurs.

A 10 heures du matin, les tambours battent aux champs. Le général Anthoine, commandant l'Armée, paraît, et, d'une voix forte, prononce des paroles qui font passer un frisson d'émotion sur ceux qui les écoutent

« Si je vous ai conviés à rendre aujourd'hui à Guynemer le dernier hommage que lui doit la 1re Armée, ce n'est ni devant un cercueil, ni auprès d'une tombe.

« Aussi bien dans Poelcapelle reconquise, aucun vestige de ses restes mortels n'a pu être retrouvé, comme si le ciel, jaloux de son héros, n'avait pas consenti à restituer à la terre les dépouilles — qui reviennent de droit à celle-ci — comme si, tout entier, Guynemer s'était envolé vers l'empyrée, par une miraculeuse assomption, disparu dans la gloire...

« Les hommes passent, la France reste !

« Chacun de ceux qui tombent pour elle lui lègue un rayon de gloire et de ces rayons est faite sa splendeur. Heureux qui enrichit le patrimoine de la race par un don plus précieux et plus magnifique de soi-même.

« Heureux donc entre tous l'enfant de France dont nous exhaltons la destinée presque surhumaine...

« Drapeaux, vous qui recueillez pieusement dans le mystère de vos plis vénérés la mémoire des vertus, des dévouements et des sacrifices pour former et garder, à travers les temps, le trésor de nos traditions nationales ; drapeaux, en qui survit l'âme des héros morts, dont on croirait entendre, quand bruisse votre étamine, la voix qui ordonne aux vivants de marcher dans les mêmes périls, aux mêmes apothéoses ; drapeaux, que l'âme de Guynemer reste éternellement en vous !...

« Vous, Messieurs, ses amis, ses émules — et maintenant ses vengeurs — je vous connais, et, ainsi que Guynemer l'était, je suis sûr de vous. Vous êtes de taille à faire face aux charges redoutables de l'héritage qu'il vous lègue, et à réaliser noblement les espérances qu'avec raison la Patrie avait mises en lui.

« C'est pour affirmer, devant vos Drapeaux pris à témoin, cette continuité, assurée et nécessaire, que je tiens à remettre, dans cette cérémonie même, sous l'égide de la mémoire de Guynemer, sous son invocation, à deux d'entre vous, à deux des plus rudes lutteurs, des distinctions qui sont à la fois le prix du passé et le gage de l'avenir.

« Capitaine Heurteaux, au nom de Guynemer, je vous fais Officier de la Légion d'Honneur...

« Sous-lieutenant Fonck, au nom de Guynemer, je vous fais Chevalier de la Légion d'Honneur. »

Le général Anthoine termina ainsi :

« Les ombres comme celle de Guynemer guident sûrement, quand on sait les suivre, vers la voie triomphale qui, à travers les ruines, les tombeaux et les sacrifices, conduit à la victoire les forts et les justes ! »

A LA GLOIRE DE GUYNEMER

M. Lasies, député de Paris, ayant demandé qu'un solennel hommage fût rendu à la mémoire de Guynemer et que le nom du héros fût inscrit au Panthéon, reçut, à la suite du dépôt de sa proposition sur le bureau de la Chambre, cette belle lettre du commandant Brocard, ancien chef de l'escadrille des « Cigognes » :

« Monsieur le député et cher camarade,

« Je suis très ému à la pensée que vous avez eue de consacrer la gloire du capitaine Guynemer en demandant au pays de lui accorder les honneurs du Panthéon.



« Tous nous y avons songé, frappés par cette idée que seule sa coupole avait assez d'envergure pour abriter de telles ailes.

« Le pauvre petit est tombé face à l'ennemi, frappé d'une balle à la tête, en plein triomphe.

« Il m'avait juré quelques jours auparavant que les Allemands ne l'auraient pas vivant.

« Sa chute héroïque n'est pas plus glorieuse certes que la mort de l'artilleur tombé sur sa pièce, du fantassin tué en plein assaut, celle plus douloureuse du soldat enlisé dans la boue. Mais depuis plus de deux ans, tous l'ont vu au-dessus de leurs tête sillonner tous les ciels, ceux des beaux soleils, comme ceux des plus sombres tempêtes, portant dans ses pauvres toiles une part de leurs rêves, de leur foi dans le succès, et tout ce que leur cœur avait de confiance et d'espoirs.

« C'est pour eux, sapeurs, artilleurs, fantassins, qu'il s'est battu avec tout l'acharnement de sa haine, toute l'audace de sa jeunesse, toute la joie de ses triomphes. Sûr que la lutte lui serait fatale, mais certain qu'à bord de son oiseau de guerre il sauvait des milliers d'existences, voyant naître à son image des combattants comme lui, il est resté fidèle à son sacrifice, qu'il avait fait longtemps d'avance et qu'il a vu venir avec calme.

« Soldat modeste, mais conscient de la grandeur de son rôle, il avait les qualités, filles du sol qu'il a si bien défendu : la ténacité, la persévérance dans l'effort, l'insouciance du danger, auxquelles il joignait le cœur le plus généreux.



« Sa courte existence n'a connu ni les amertumes, ni les souffrances, ni les désillusions. Du lycée où il apprenait son histoire de France et qu'il n'a quitté que pour écrire une page de plus, il est allé à la guerre, ses yeux volontaires fixés sur le but tracé, poussé par je ne sais quelle force mystérieuse que j'ai respectée comme on respecte la mort ou le génie.

« Guynemer n'a été qu'une idée puissante dans un corps aussi frêle, et j'ai vécu près de lui avec la douleur secrète de savoir qu'un jour l'idée tuerait l'enveloppe.

« Pauvre petit ! Tous les enfants de France qui lui écrivaient chaque jour, dont il était le merveilleux idéal, ont vibré de toutes ses émotions, vécu toutes ses joies, et souffert tous ses dangers. Il restera pour eux le modèle vivant des héros dont ils ont connu l'histoire. Son nom court sur toutes les lèvres, et ils l'aiment comme on leur a appris à aimer les gloires les plus pures de notre pays.

« Monsieur le député, demandez que le Panthéon soit sa dernière demeure, où l'ont déjà placé les mères et les enfants. Ses ailes protectrices n'y seront point déplacées, et, sous le dôme où dorment ceux qui nous ont donné notre patrimoine, elles seront le symbole de ceux qui nous l'ont gardé.

« Commandant BROCARD. »

Dans la séance de la Chambre du 19 *octobre* 1917, *au cours de laquelle fut discutée la proposition de M. Lasies, M. Jacques-Louis Dumesnil, sous-secrétaire d'Etat de l'Aéronautique militaire, s'exprima ainsi :*

« Très prochainement les mesures seront prises pour graver le nom du capitaine Guynemer sur les tables de gloire du Panthéon. *(Applaudissements.)*

« Mais déjà l'enfant héroïque que pleurent la nation et son armée *(Vifs applaudissements)* est entré tout droit dans l'immortalité, parmi les plus grands de ceux qui, à travers les siècles, « pieusement sont morts pour la patrie ».

« Déjà sa légende s'est nouée au fil imbrisable dont est tissée l'histoire de France.

« Demain, de notre hommage, nous honorerons sa mémoire sous le dôme du temple national.

« Cependant il repose sous la voûte de ce ciel qu'il avait conquis, dans cette terre meurtrie et sainte de la ligne des tranchées, parmi tant de ses frères, soldats de toutes armes. *(Applaudissements.)*



« Nous les associons tous dans le même hommage : celui dont la gloire éclatante symbolise les aspirations et les enthousiasmes de l'armée nationale, et ses camarades de l'aviation de chasse, de corps d'armée, de bombardement. *(Très bien ! Très bien !)* et tous ceux aussi, héros obscurs, parfois anonymes, qui payent chaque jour du suprême sacrifice le rachat du sol de la patrie, meurent pour assurer la paix et la liberté aux générations futures et qui, depuis plus de trois années, léguant leur deuil et leur gloire à la France, l'ont enrichie du plus magnifique trésor d'honneur qu'un pays ait jamais possédé. *(Vifs applaudissements.)*

« Guynemer est tombé, mais ses ailes ne sont pas brisées et déjà, par les mêmes chemins du ciel, elles emportent vers la victoire toute la pléïade ardente de ceux qui vengeront leur jeune chef et camarade. *(Applaudissements.)*

« La reconnaissance du pays tout entier perpétuera le nom de Guynemer et exaltera son exemple. »

A la suite du discours de M. J.-L. Dumesnil, la Chambre des Députés votait par acclamation la motion suivante:

« La Chambre invite le Gouvernement à faire mettre au Panthéon une inscription destinée à perpétuer la mémoire du capitaine Guynemer, symbole des aspirations et des enthousiasmes de l'armée et de la nation. »

Le 25 octobre, le Sénat s'associait, à l'unanimité, à la manifestation de la Chambre des Députés.



Jean Cussac
Impr. - Édit.
40, rue de Reuilly, Paris.

